Laboullaye, Ferdinand
Simon de
Les quatre sergens de
la Rochelle

LES

QUATRE SERGENS

DE LA ROCHELLE,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES, ET SIX TABLEAUX,

DE MM. DE LABOULLAYE ET JULES,

MUSIQUE DE M. ADRIEN.

MIS EN SCÈNE PAR M. GRANDVILLE.

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS,
SUR LE THEATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE,
LE 2 MAI 1831.

PRIX : 2 FRANCS.

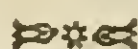


PARIS,

CHEZ J.-N. BARBA,

PALAIS-ROYAL, GALERIE DE CHARTRES ;

derrière le Théâtre-Français.



1831.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
BORIES, sergens au 45e régim. de ligne.	M. Francisque.
POMMIER, sergens au 45e régim. de ligne.	M. Cullier.
RAOUX, sergens au 45e régim. de ligne.	M. Welsch, aîné.
GOUBAIN, sergens au 45e régim. de ligne.	M. Auge Lamothe.
BANÈS, soldat du même régiment....	M. Hervet.
Le capitaine PRÉVILLE............	M. Cudot.
L'AUMONIER DU RÉGIMENT......	M. Eugène.
UN OFFICIER D'ÉTAT-MAJOR....	
UN CAPORAL....................	
UN SOLDAT......................	
THÉRÈSE, sœur de Banès, et prétendue de Bories....................	Mlle Eléonore.
UNE CANTINIÈRE..............	Mlle Hél e Provost.
L'AVOCAT DE BORIES............	M. Constant.
LE GREFFIER de la Cour d'assises...	M. Bourgeois.
UN HUISSIER..................	
UN JEUNE HOMME..............	M. Welsch, jeune.
UNE JEUNE DAME..............	Mme Derfeuille.
UN BOURGEOIS................	M. Boisselot.
UNE BOURGEOISE..............	Mlle Adèle.
UNE FEMME DU PEUPLE........	Mlle Laure.
DEUX FACTIONNAIRES..........	
UN GENDARME..................	
LE DIRECTEUR de la Conciergerie.	M. Joly.
L'AUMONIER DES PRISONS.......	M. Belfort.
LE LOUP, guichetier de la prison de Bicêtre.	M. Milet.
MOUTON, infirmier de la prison de Bicêtre.	M. Rocher.

La Scène est à la Rochelle pendant le premier acte, et à Paris pendant les deux autres.

DE L'IMPRIMERIE DE CHASSAIGNON, RUE GIT-LE-CŒUR, N° 7.

LES QUATRE SERGENS

MÉLODRAME EN TROIS ACTES.

ACTE PREMIER.

PREMIER TABLEAU.

Le Théâtre représente la cour principale d'une caserne, avec une galerie à gauche ; porte d'entrée au fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

GOUBAIN, RAOUX, POMMIER, SOLDATS.

(*Les soldats sont sous la galerie; ils nétoyent leurs fusils , leurs gibernes , blanchissent leurs buffleteries , etc. — Goubain et Raoux sont assis sur un banc. — Pommier est debout , il tient un journal. — On entend le tambour dans l'éloignement.*)

GOUBAIN.

C'est la garde montante qui s'éloigne du quartier.

UN SOLDAT.

Allons, tout sera prêt pour la grande revue de demain.

POMMIER , *allant du côté des soldats.*

Bien , mes amis; le 45e se distinguera toujours par son exactitude et sa bonne tenue.

LE SOLDAT.

Dam', sergent, en temps de paix le soldat n'a que cela pour lui.

POMMIER.

Vous savez que nous avons un colonel qui ne plaisante pas avec la tenue militaire.

LE SOLDAT.

Eh bien ! le colonel sera content, nous serons blancs des pieds à la tête.

UNE CANTINIÈRE, *entrant.*

A la gamelle !

POMMIER, *regardant à sa montre.*

C'est vrai , voilà l'heure.

LE SOLDAT.

Allons , en route !

(*Les soldats sortent les uns après les autres , par la gauche.*)

SCÈNE II.

RAOUX, *assis*, POMMIER, GOUBAIN.

GOUBAIN.

Ah! ça, maintenant que nous voilà seuls, Pommier va continuer la lecture du journal. Il est intéressant aujourd'hui, *le Constitutionnel*.

POMMIER, *prenant le journal.*

Je suis votre lecteur ordinaire, moi..... Allons, attention. (*Il lit.*) « La cour d'assises du département de la Seine a ter-» miné hier... » Nous avons lu cela... c'est plus loin... Ah! m'y voici. (*Il lit.*) « Huit lieutenans-généraux et quatorze ma-» réchaux-de-camp viennent d'être rayés de la liste des offi-» ciers-supérieurs en disponibilité et mis définitivement à la re-» traite. »

RAOUX.

Il ne restera bientôt plus rien de l'ancienne armée.

POMMIER, *continuant.*

« Monsieur le Vidame de Carenton, ancien officier des ar-» mées royales de l'Ouest, vient d'être nommé capitaine d'état-» major, et attaché en cette qualité à la place de Paris. » (*Parlant.*) Encore des chouans! Toutes les places sont pour eux, et le soldat qui a versé son sang pour la patrie, est laissé dans l'oubli!...

RAOUX.

Dans la misère!... Quand je pense que ce brave capitaine Laurent, qui a vingt années de services et dix-huit blessures, n'a obtenu que deux cents francs de retraite!

POMMIER.

C'est une horreur! (*Lisant.*) « Diverses nominations vien-» nent d'avoir lieu dans l'ordre royal de la légion d'honneur. » On cite parmi les personnes auxquelles cette décoration a été » accordée, les aumôniers du 5e régiment d'infanterie de la » garde, des 15e et 56e de ligne, et l'aumônier *par interim* du » 45e. »

RAOUX, *se levant.*

Oh! pour le coup, c'est trop fort! On ne l'aurait pas donnée à notre bon aumônier qui a tant d'attachement pour nous, et qui est depuis six semaines dans son lit, pour avoir passé des nuits entières auprès de nos malades. Mais celui-ci, qui vient de faire son éducation à Saint-Acheul, je vous demande où il l'a gagnée?

POMMIER.

En épiant toutes nos démarches, en nous dénonçant. Depuis huit jours que le général est ici, il ne sort pas de son hôtel; hier encore, il y a dîné avec le colonel du régiment Suisse.

GOUBAIN.

A propos des Suisses, on dit qu'ils partent la semaine prochaine pour Paris.

POMMIER.

Il est temps pour notre tranquillité et la leur. Ce sont tous les jours nouvelles querelles. Pour moi, tout mon sang bouillonne dans mes veines, quand j'aperçois seulement un de leurs uniformes. Quand on pense que toutes les préférences, toutes les faveurs sont pour eux !

GOUBAIN.

Je vous demande si on n'aurait pas pu les laisser ici, et nous envoyer là-bas.

RAOUX.

Ah bien oui ! un gouvernement comme celui-ci ne se croit en sûreté qu'au milieu des étrangers. Il est vrai qu'il n'aime pas assez les Français pour leur accorder beaucoup de confiance.

POMMIER.

Que j'aurais été content de retourner à Paris, de revoir M. Rémond, ce jeune avocat !

RAOUX.

Quel brave jeune homme !

POMMIER.

Avec quelle bonté, quelle chaleur il a pris la défense de notre camarade Bories, dans ce cabinet de lecture de la rue de l'Odéon, où nous nous sommes rencontrés pour la première fois, vis-à-vis de ce vieux noble qui trouvait mauvais que la maîtresse de la maison nous reçut avec nos capottes d'uniforme. Il n'était pas fait, disait-il, pour se trouver avec des soldats. « Avec » des soldats ! s'est écrié notre jeune défenseur ; pouvez-vous » bien, Monsieur, en parler ainsi ? Pour moi, je me trouve » heureux et honoré partout où j'en rencontre. Un jour viendra où l'armée française reprendra le rang qui lui est dû. » N'est-elle pas composée de citoyens comme nous ? ne sont-ce » pas nos frères ? Est-ce leur faute si le gouvernement répudie » notre gloire militaire, et cherche à l'avilir ? » Il allait continuer, il nous fallut l'arrêter, l'entraîner dehors. Depuis ce temps-là, nous n'avons presque pas été un jour sans le voir ; et quand nous avons quitté la capitale, des larmes coulaient de nos yeux ; en nous séparant de lui, il nous semblait que nous nous arrachions des bras d'un frère

RAOUX.

Et n'est-ce pas le titre que nous nous donnons depuis qu'il nous a fait admettre dans la maçonnerie, et recevoir à la loge des Amis de la Vérité.

POMMIER.

Quelle institution noble et touchante à la fois ! je n'oublierai

jamais notre réception. Nous étions là au milieu de députés, de magistrats, de banquiers; tous nous traitaient en égaux.

GOUBAIN.

Espérons qu'un jour viendra où il en sera de même dans le monde.

POMMIER.

Certainement il y a des distinctions raisonnables dans la société; un général ne peut pas faire sa compagnie habituelle d'un soldat un homme instruit d'un ignorant. Mais point de ces cathégories humiliantes de naissance et de fortune. Deux classes seulement, les bons et les mauvais citoyens.

RAOUX.

A la bonne heure; c'est parler, ça. Voilà ce que disait aussi Bories l'autre jour, au café du Soleil d'or... Si tu avais vu applaudir tous nos sous-officiers...

POMMIER.

C'est qu'il y a de l'écho dans tous les cœurs français. Partout règne l'amour de la liberté. Il ne faudrait qu'une étincelle pour enflammer tous les esprits, et bientôt la France aurait secoué le joug.

RAOUX.

Sans doute, mais qui osera...

POMMIER.

Ah! si vous pensiez tous comme moi, ça ne serait pas long.

RAOUX.

Songe donc que nous ne sommes que de simples sous-officiers, sans appui au-dehors, et qu'une tentative de notre part serait une témérité.

POMMIER.

Vous le croyez, vous autres; eh bien! moi je pense tout le contraire. Un grand peuple sommeille quelquefois, mais tôt ou tard il doit se réveiller, et son réveil est celui du lion. (*Après une pause.*) Au surplus, Bories prétend que le moment n'est pas encore venu d'agir. En attendant, il a toujours envoyé à M. Rémond notre plan de société secrète; et s'il l'approuve...

SCÈNE III.

LES MÊMES, BANÈS.

BANÈS, *il rit bien fort en entrant en scène.*

Ah! ah! ah! j'en rirai toute ma vie. Ce pauvre tambour-major qui se laisse enfoncer d'une bouteille à quinze par un fifre, et qui garde la drogue une heure et demie sur le bout de son nez.

POMMIER.

Il est toujours gai, Banès.

BANÈS.

Dites donc, les amis; où est donc Bories, mon futur beau-frère ?

RAOUX.

Il est à la poste, pour voir s'il n'y trouvera pas une lettre de sa mère, qui doit lui envoyer ses papiers, et une autre d'un de nos amis de Paris.

BANÈS.

V'là un brave garçon; il va épouser Thérèse, ma bonne sœur, qui l'a si bien soigné dans sa dernière maladie.

POMMIER.

Ça fera un bon ménage.

BANÈS.

Hein! trouvez-moi deux amoureux qui s'aiment autant que ça... Ça ne ressemble pas du tout à un sentiment de caserne.

GOUBAIN, *regardant à la cantonade.*

Ah! voilà notre aumônier qui traverse le corridor, les conscrits l'entourent.

RAOUX.

Il va leur faire de la morale.

BANÈS.

Dites donc, vous ne savez pas d'où il sort? eh bien! moi, je le sais..... Il vient de confesser les sapeurs du 1er bataillon; c'est la barbe noire qui est sortie la dernière de la chapelle, et qui n'a rien eu de plus pressé que d'aller rejoindre les autres à la cantine, pour boire à la santé des bons enfans... Ah! si je savais écrire, quelle histoire je ferais là-dessus!

RAOUX.

Voilà Bories.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, BORIES, *arrivant avec précipitation du fond.*

POMMIER.

C'est déjà toi?

BORIES, *très-ému.*

Oui, c'est moi.

POMMIER.

Qu'as-tu donc? que s'est-il passé?

BANÈS.

Vous avez l'air tout je ne sais comment.

BORIES, *prenant la main de Banès.*

Merci, mon ami. (*Avec feu.* Ce sont encore ces suisses, ces misérables suisses.

POMMIER.

Que t'ont-ils fait?

BORIES.

J'allais traverser le pont, lorsque j'en aperçus cinq ou six qui venaient de mon côté; je me rangeai pour leur laisser le passage : Chapeau bas, me dit un des leurs dans son mauvais patois. Je ne dois de salut qu'à mes chefs, lui ai-je répondu. Ils ont riposté par un torrent d'injures... L'un d'eux ne voulait-il pas m'arracher mon chapeau.

POMMIER.

C'est une infamie!

RAOUX.

Cela crie vengeance!

BORIES.

Alors mettant la main sur mon sabre : que celui de vous, me suis-je écrié, qui aura assez de courage pour se mesurer avec moi, se présente; je l'attends de pied ferme! Les lâches se sont mis à rire, et se sont retirés sans répondre.

BANÈS.

Ah! si je savais écrire... j'écrirais au général, au ministre, au roi.

POMMIER.

Tu n'aurais raison nulle part. On les soutient partout.

RAOUX.

Faut-il que des soldats français soient ainsi humiliés par des étrangers.

BANÈS.

Non, ça ne peut pas durer; il faut que tout ça change. A bas les rouges!

BORIES.

De la modération, Banès.

BANÈS.

Comment vous avez été insulté, et vous voulez que nous voyons cela sans nous rebiffer! pour moi je n'y peux pas tenir. Il faut que tout le régiment sache de quoi qui retourne.

BORIES.

Banès!...

(*En ce moment l'aumônier sort de la caserne, écoute un instant, et disparaît par le fond.*)

BANÈS.

Il faut que vous ayez une réparation. Nous marcherons sur leur caserne. Je vais prévenir les camarades, et leur monter la tête. A bas les rouges! (*Il sort précipitamment.*)

BORIES.

Banès!... Je le connais, il va le faire comme il le dit.

POMMIER.

Je partage son indignation.

BORIES.

Songez, mes amis, que cela peut exciter une émeute, et c'est encore nous qu'on accusera. Peut-être devrions-nous prévenir le colonel ?

POMMIER.

Il est allé, avec tous les officiers, rendre visite au nouveau préfet.

BORIES.

C'est fâcheux, il pouvait nous faire rendre justice.

(*On entend en dehors ces cris nombreux :*)

A bas les rouges !

BORIES, *remontant la scène.*

Qu'entends-je ?

RAOUX, *remontant la scène.*

Les soldats de la 2e compagnie se portent de ce côté.

BORIES.

Voilà mes pressentimens réalisés.

LES SOLDATS, *en dehors.*

A bas les rouges !

SCENE V.

LES MÊMES, BANÈS, SOLDATS.

(*Les soldats entrent en désordre, avec Banès à leur tête; ils ont leurs sabres.*)

BORIES.

Mes amis, n'oubliez pas que la discipline est pour le soldat le premier des devoirs. Que diraient nos chefs ?

LES SOLDATS.

Non ! non ! A bas les rouges !

TOUS.

Marchons !

BORIES.

Mes amis, arrêtez.

POMMIER, *bas à Bories.*

Ils ont raison, et ce serait peut-être le moment de tenter un coup décisif.

BORIES.

Pommier, je te le répète, tu vas toujours trop loin.

POMMIER.

C'est que tu sens moins vivement que moi notre position.

BORIES.

Détrompe-toi, mon ami; bientôt je te prouverai le contraire. Ce soir, je t'en dirai davantage; tu verras si je hais le despotisme... Mais il faut de la prudence.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, UN OFFICIER D'ÉTAT-MAJOR, QUATRE HOMMES.

L'OFFICIER.

Sergent Bories, au nom du général, je vous invite à vous rendre à l'instant près de lui.

BORIES, *à part.*

Qu'est-ce que cela veut dire? (*Haut.*) Je vous suis, mon lieutenant. (*Mouvement parmi les soldats.*)

POMMIER, *à Bories.*

Nous te suivrons tous!

LES SOLDATS

Oui, tous!

BANÈS, *à part.*

Ça sent diablement la salle de police.

BORIES.

Mes camarades, si vous avez de l'amitié pour moi, calmez cet élan généreux; attendez-moi chacun dans vos chambres, j'espère vous revoir bientôt.

(*Les soldats font un mouvement pour sortir.*)

L'OFFICIER.

Soldats, vous êtes tous consignés.

(*Bories donne la main à Raoux et à Pommier, puis il fait signe à l'officier qu'il va partir avec lui. — Tous les soldats le regardent partir d'un air consterné.*)

FIN DU PREMIER TABLEAU.

DEUXIÈME TABLEAU.

Le Théâtre représente la salle de discipline : à droite, une porte qui conduit dans une seconde pièce : à gauche, le guichet d'entrée. — Sur le devant, une table, des chaises.

SCÈNE VII.

LE CAPITAINE, BORIES.

(*Bories entre au milieu d'un piquet de soldats, le capitaine les suit; il fait placer deux factionnaires à la porte, le reste du piquet se retire. — Gardes au fond.*)

LE CAPITAINE.

Soyez tranquille, Bories, ceci n'aura pas d'autres suites... mais, dans un pareil moment, il était peut-être nécessaire pour calmer l'effervescence de vos camarades...

BORIES.

Capitaine, le ciel m'est témoin que je n'ai rien fait pour les irriter, et que malgré la juste indignation dont j'étais pénétré moi-même, tous mes efforts ont tendu à maintenir l'ordre et la discipline.

LE CAPITAINE.

Je le sais. Croyez que dans mon rapport au général, je ferai valoir toutes les circonstances qui vous justifient. Quant à l'insulte qui vous a été faite, j'ai l'espoir qu'elle ne restera point impunie.

BORIES.

Il est heureux pour un régiment d'avoir quelques officiers comme vous.

LE CAPITAINE.

J'ai été soldat, et je dois être aujourd'hui pour mes inférieurs, ce que je désirerais qu'on fût alors pour moi-même. Vous savez d'ailleurs quel sentiment particulier m'attache à vous : c'est celui de la plus vive reconnaissance.

BORIES.

Mon capitaine, vous m'avez promis de ne jamais me parler de cela.

LE CAPITAINE.

Quoi! vous voulez que j'impose silence aux mouvemens de mon cœur! Rappelez-vous la funeste journée de Waterlo!... J'etais enveloppé par un détachement de Hanovriens : seul contre dix, j'allais périr. Un jeune soldat se précipite dans la mêlée et m'arrache aux mains des ennemis. Atteint de plusieurs coups de feu, il faillit payer de sa vie son courageux dévouement. Ce soldat, c'était vous. Depuis ce moment nous ne nous sommes pas quittés... Après le licenciement de l'armée de la Loire, nous sommes entrés dans le même régiment. Vous êtes arrivé au grade de sergent-major... Bientôt, sans doute, les épaulettes d'officier seront la récompense de votre exactitude à remplir tous vos devoirs. Mais, quoi qu'il arrive, le nom de mon libérateur sera toujours présent à ma pensée; notre amitié date du champ de bataille, elle sera durable!

BORIES.

Ah! pourquoi tout le monde ne vous ressemble-t-il pas?... Mais nous avons ici une foule de blanc-becs gradés!...

LE CAPITAINE.

De la modération, Bories; vous savez que le premier devoir du soldat c'est le respect pour ses chefs.

SCENE VIII.

LES MÊMES, L'AUMONIER.

L'AUMONIER, *qui a entendu les derniers mots du capitaine.*

Très-bien, monsieur le capitaine, le respect pour les chefs; première base de la discipline; mais dont on s'écarte trop fréquemment ici, n'est-ce pas?

LE CAPITAINE, *avec dignité.*

Monsieur l'aumônier, je n'ai jamais exprimé devant vous de pareilles plaintes.

L'AUMONIER, *sèchement.*

Si ce n'est vous, Monsieur, il y en a beaucoup d'autres.

LE CAPITAINE, *sur le même ton.*

Tant pis pour eux, Monsieur; je plains l'officier qui ne sait pas se faire obéir... c'est une preuve qu'il ne peut pas se faire aimer.

L'AUMONIER, *avec ironie.*

Aimer! dites craindre plutôt; car voilà ce qu'il faudrait... Aimer! aimer!

BORIES, *à part.*

Il paraît que monsieur l'aumônier trouve l'un plus facile que l'autre. De sa part cela ne m'étonne pas.

L'AUMONIER.

On dit que monsieur Bories a fait aujourd'hui des siennes.

BORIES, *avec force.*

Qu'appelez-vous, Monsieur, des miennes? et de quel droit venez-vous ici m'insulter?

L'AUMONIER.

Monsieur le capitaine, j'ai besoin de vous parler. Faites éloigner un instant cet homme.

BORIES, *à part.*

Cet homme!... Quel ton méprisant!... Et un pareil régime pourrait durer davantage!...

LE CAPITAINE, *avec bonté.*

Sergent Bories, passez dans le cabinet voisin.

BORIES.

Oui, mon capitaine. (*A part.*) Non, cela ne durera pas.

(*Il entre dans la pièce voisine à droite.*)

SCENE IX.

LE CAPITAINE, L'AUMONIER.

L'AUMONIER.

Savez-vous, monsieur le capitaine, que cette affaire est extrêmement grave; c'était une véritable révolte, et si je n'étais

pas accouru à temps prévenir le général, elle aurait pu avoir des suites très-sérieuses.

LE CAPITAINE.

Monsieur l'aumônier, vous vous exagérez le danger. Il n'est pas étonnant qu'en apprenant l'insulte faite à Bories, ses camarades aient éprouvé un mouvement d'indignation; mais cela ne pouvait aller plus loin. J'ai vu beaucoup de ces émeutes de casernes; un mot des chefs a toujours suffi pour faire rentrer les soldats dans le devoir. Croyez qu'il en eût été de même aujourd'hui, et la preuve, c'est que l'arrestation de Bories n'a excité de leur part aucun acte de rébellion.

L'AUMONIER.

Dites qu'elle les a contenus. Si l'on eut montré toujours de la fermeté, il n'y aurait pas eu depuis six mois autant de désordres.

LE CAPITAINE.

A vous entendre, il semblerait que nous sommes ici en pleine révolution.

L'AUMONIER.

Peu s'en faut, monsieur l'officier. Depuis qu'il a fait un séjour à Paris, le régiment est tout-à-fait perverti; il en a rapporté des idées de libéralisme et d'indépendance qui se manifestent tous les jours. Croyez-vous qu'à ma dernière exhortation pastorale, je n'avais pas la moitié des sous-officiers, et que, depuis le premier du mois, deux seulement se sont présentés au tribunal de la pénitence... Je vous le répète, l'esprit révolutionnaire a passé par là.

LE CAPITAINE.

Je respecte beaucoup la religion, monsieur l'aumônier; mais tenez, je ne pense pas qu'on parvienne à mettre jamais la dévotion à l'ordre du jour de l'armée. Accoutumez le soldat français à croire en Dieu, à aimer son prochain, à se conduire avec honneur et probité, vous y parviendrez facilement; mais n'exigez pas autre chose de lui : n'essayez pas surtout de lui faire croire qu'en négligeant de certaines pratiques religieuses, qui s'allient mal avec ses habitudes et ses devoirs, il encourera la malédiction divine; vous perdriez votre temps : sa raison et son bon sens s'y refusent.

L'AUMONIER, *étonné.*

Sa raison, son bon sens!... Mais, Monsieur, vous n'y pensez pas... (*A part.*) Cet homme est tout-à-fait dangereux; j'en avertirai le général.

LE CAPITAINE, *avec chaleur.*

Si fait, Monsieur, j'y pense, j'y ai même réfléchi, et voilà pourquoi je tiens ce langage. Le soldat n'est plus, comme sous nos anciens rois, un être mercenaire, abruti par le joug, se pliant servilement au moindre caprice d'un chef orgueilleux.

Il se soumet à la discipline autant par conviction que par devoir; il obéit au premier ordre de son chef, parce qu'il sait que sans obéissance il n'y a pas de service militaire possible; mais gardez-vous de croire qu'il porte cette soumission passive en toute chose, en religion surtout. La religion! pour qu'il la comprenne, pour qu'il l'aime, elle a besoin d'être douce, facile, tolérante. Si vous essayez de la lui imposer comme un esclavage, il la redoutera et finira par la fuir. Vous vouliez qu'il devienne dévot, eh bien! vous le rendrez impie.

L'AUMONIER, *à part.*

Mais c'est tout-à-fait du scandale! Ménageons le toutefois aujourd'hui, j'en ai besoin. (*Haut, avec une douceur affectée.*) Il est possible que je m'inquiète un peu trop, et je le désire vivement. Mais laissons là le chapitre de la religion, et parlons de ces malheureuses opinions qui ont pénétré depuis quelque temps dans tous les corps, et qui exercent une si fâcheuse influence. Pour cela, j'espère que vous serez de mon avis.

LE CAPITAINE.

Monsieur l'aumônier, je n'ai pas pour habitude de m'entretenir de politique; mes opinions m'appartiennent, et permettez...

L'AUMONIER, *à part.*

Je te forcerai bien à les faire connaître.

SCENE X.

LES MÊMES, BANÈS.

BANÈS, *entrant avec précaution.*

Pardon, mon capitaine, si je vous dérange je sais que le sergent Bories est ici, et qu'avec votre permission je puis lui parler un moment... Si je savais écrire, je vous aurais adressé un petit mot de pétition; mais puisque vous voilà, vous me direz si la chose peut se faire, et si ma demande n'est pas artificieuse.

LE CAPITAINE.

Il n'y a pas de difficulté à cela. Bories est aux arrêts par simple mesure de discipline; rien ne s'oppose à ce que ses camarades communiquent avec lui.

BANÈS.

Mon capitaine, je vas vous dire, c'est qu'il y a là aussi ma sœur, qui est sa prétendue, pour vous servir; vous savez bien celle que vous trouviez si gentille, cette pauvre Thérèse, elle tient de famille... c'est elle qui a soigné Bories quand il était malade et que vous aviez la bonté de venir le voir.

LE CAPITAINE.

Ah! Thérèse! qu'elle entre.

L'AUMONIER.

Comment, Monsieur, vous souffririez qu'une femme?...

BANÈS, *à part.*

Qu'est-ce qu'il a donc, monsieur l'aumônier? ne voudrait-il pas avoir la police de la caserne?... (*Haut.*) Comme ça, mon capitaine, nous pouvons entrer tous les deux?... Merci, mon capitaine. (*A part et avec un air de satisfaction marquée.*) Enfoncé, l'aumônier!... (*Il va chercher Thérèse qui l'attend en dehors.*) Viens, ma sœur.

SCENE XI.

LES MÊMES, THÉRÈSE.

BANÈS.

Eh bien! qu'est-ce que tu as donc? tu trembles...

THÉRÈSE.

Je suis toute émue. Ce pauvre Bories! Et puis voilà la première fois que j'entre dans une prison.

LE CAPITAINE.

N'ayez aucune crainte, mon enfant; celle-ci n'est pas bien dangereuse. Monsieur l'aumônier, je vous salue.

L'AUMONIER, *froidement.*

Adieu, monsieur le capitaine.

LE CAPITAINE, *il s'approche du cabinet où est Bories.*

Sergent Bories, vous pouvez revenir ici.

(*Il sort à gauche. — L'aumônier remonte la scène..*)

BORIES, *apercevant Thérèse.*

Thérèse!

THÉRÈSE, *se jetant dans ses bras.*

Mon ami!

BORIES.

Tu pleures...

THÉRÈSE.

J'étais si tourmentée! Si tu savais ce que j'ai éprouvé quand j'ai appris que ces malheureux Suisses...

BANÈS, *lui mettant la main sur la bouche, et lui montrant l'aumônier qui est au fond.*

Chut!... Ne voyez-vous pas ce grand corbeau qui nous écoute là-bas? (*Ils se regardent tous les trois sans rien dire.*)

L'AUMONIER, *à part.*

En restant ici je n'apprendrais rien; ayons l'air de partir; mais ne nous éloignons pas. (*Il sort.* (

SCÈNE XII.

BORIES, THÉRÈSE, BANÈS.

BANÈS.

Ah! le voilà décampé; c'est bien heureux! Je vous demande ce qu'il venait faire ici?

BORIES.

Ma bonne Thérèse, que je suis aise de te voir! jamais ta présence ne m'a fait tant de bien.

THÉRÈSE.

Mon ami, juge de mon inquiétude quand mon frère m'a appris que tu avais eu une querelle et que tu étais arrêté.

BORIES.

Banès aurait pu t'épargner ce tourment.

BANÈS.

Ce soir donc, quand elle ne vous aurait pas vu venir comme à l'ordinaire, croyez-vous qu'elle aurait été tranquille?

BORIES.

Il a raison. Au surplus, rassure-toi, le capitaine vient de me faire espérer que l'insulte qui m'a été faite ne resterait pas impunie.

BANÈS.

Vive le capitaine! c'est un brave homme, lui!... il prend à cœur les intérêts des soldats. Ce n'est pas comme ce petit sous-lieutenant qui est arrivé la semaine dernière au régiment, e qu'on appelle monsieur le marquis de..... Ah! ma foi, je ne m'en souviens plus; il a un nom plus gros que lui. Ah! si je savais écrire, comme j'en débiterais sur ces gaillards là!

BORIES.

Ce bon capitaine! c'est lui aussi qui m'a obtenu du colonel la permission de me marier. Au surplus, si les choses continuent sur le même pied, je n'en aurais pas besoin long-temps.

THÉRÈSE.

Que veux-tu dire?

BORIES.

Que je suis dégoûté de l'état militaire, et comme mon service expire l'année prochaine, il est probable que je dirai adieu au sabre et à l'uniforme; je suis jeune, actif, industrieux, j'ai déjà quelques économies; mes parens ne refuseront pas de m'aider; nous pourrons nous établir.

THÉRÈSE.

Réfléchis, mon ami, avant de prendre ce parti; tu penses bien que ce n'est pas moi qui y mettrais obstacle; il me serait si doux de t'avoir sans cesse près de moi! Mais je ne voudrais pas qu'on dise que, par amour pour ta femme, tu as renoncé à ton état, à l'honneur de pouvoir un jour être utile à ton pays.

BORIES.

Sois tranquille; ceux qui me connaissent ne concevront pas un pareil soupçon, et si jamais la patrie, la patrie, entends-tu? avait besoin de défenseurs, mon bras lui appartiendrait encore; il lui appartiendra toujours.

BANÈS, *à part.*

Que je suis content d'avoir un futur beau-frère qui pense comme ça!... On me nommerait caporal que ça ne me ferait pas plus de plaisir.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, L'AUMONIER; *il paraît à la porte du guichet, et s'arrête pour écouter.*)

BORIES, *continuant.*

Mais, je le sens, je ne puis servir plus long-temps la cause du despotisme...

L'AUMONIER, *au fond.*

La cause du despotisme!... Je le disais bien, Bories est un séditieux.

(*Il traverse le théâtre, et va se placer à l'entrée de la pièce de droite.*)

THÉRESE.

De la patience, mon ami, cela changera peut-être.

BORIES.

Je ne l'espère pas : la dernière lettre de M. Rémond ne nous présage rien de bon. Les infirmités du roi augmentent chaque jour, et le parti qui veut la ruine de nos institutions, ne s'arrêtera pas en si bon chemin; les jésuites, les mauvais prêtres envahissent tous les pouvoirs.

L'AUMONIER.

Ces gens là en veulent bien aux prêtres.

THÉRÈSE.

Je ne comprends rien à votre politique; mais tout ce que tu me dis m'intéresse... j'aime à entendre lire les lettres de ce M. Rémond.

BANÈS.

Ah! si je savais écrire!... Je suis sûr que tu aimerais aussi à entendre lire les miennes.

THÉRÈSE.

Tu m'as répété cent fois que c'était un brave garçon.

BORIES.

Le meilleur des hommes... Si tu voyais comme il est aimé de ses confrères, les avocats de Paris.

L'AUMONIER, *à part.*

Ah! ces Messieurs entretiennent des correspondances avec les avocats de Paris!

BORIES.

J'allais me rendre à la poste, où j'espérais trouver une lettre

de lui, quand cette malheureuse affaire m'est arrivée. Justement j'en attends une avec tant d'impatience...

BANÈS.

Si je pouvais y aller pour vous?

BORIES.

Oui, tu peux me rendre ce service; tu demanderais une lettre adressée, poste restante, à M. Alphonse.

L'AUMONIER, *à part.*

C'est bien... je serai à la poste avant toi.

(*Il disparaît, traverse la scène et sort à gauche.*)

BANÈS.

Qu'est-ce que vous dites donc, M. Alphonse?... Elle n'est donc pas à votre adresse?

BORIES.

Alphonse est le nom que je prends pour recevoir des nouvelles de Paris. (*Il regarde à sa montre.*) Voilà l'heure, tu n'as pas de temps à perdre. Tu vas suivre la première rue à gauche, ensuite la seconde à droite...

BANÈS.

Oh! je connais bien la poste, c'est à deux pas d'ici; j'y ai été de faction un jour d'hiver, où il fesait bien froid.

BORIES.

Tu entreras dans le bureau, au milieu de la grande cour, et on te remettra le paquet.

BANÈS.

Je ne serai pas long-temps, si je ne suis pas arrêté en route. Reste avec lui, ma sœur... Au revoir, sergent, au revoir, futur beau-frère... (*En sortant.*) Je ne sais plus comment l'appeler, moi.

SCENE XIV.

BORIES, THÉRÈSE.

BORIES.

J'aime beaucoup ton frère, ma chère Thérèse.

THÉRÈSE.

Il t'est bien attaché aussi! Tu as tant de bontés pour lui... Et ma mère donc! cette pauvre femme ne peut prononcer ton nom sans verser des larmes... elle dit qu'elle n'a plus maintenant d'inquiétudes pour ses vieux jours.

BORIES.

N'est-ce pas à elle que je dois la conservation de mon existence? Sans ses bons soins, sans les tiens, aurais-je échappé à cette terrible maladie?

THÉRÈSE.

Il est vrai que nous avons bien des fois tremblé pour ta vie.

BORIES.

Ne pensons plus à cela... Parlons de notre prochain mariage. Ce sera là un beau jour pour nous!

THÉRÈSE.

Oh! oui! mais il n'arrivera jamais assez vite.

BORIES.

Bonne Thérèse!... Mais je ne sais, tu parais triste aujourd'hui. Allons, reprends ta gaîté naturelle.

THÉRÈSE.

Mon ami, songe un peu à ce qui vient de t'arriver... Et puis d'ailleurs, faut-il te l'avouer? depuis huit jours, dans la Rochelle, ils parlent tous de sociétés secrètes. Ils vont même jusqu'à dire qu'il y a un complot, et que tu as conspiré.

BORIES.

Conspiré!... quelle singulière idée!... Je puis souffrir, me plaindre; mais conspirer! jamais!... Conspirer! ce serait vouloir la guerre civile, et je l'ai en horreur! J'adore la liberté; mais jamais je ne l'achèterai au prix du sang de mes concitoyens. Nous ne voulons qu'une chose; propager les idées constitutionnelles qu'un parti essaie d'étouffer. L'opinion publique avertira le gouvernement de la funeste route où il s'est engagé... ou alors, malheur à lui!... Tout gouvernement qui méconnaît l'opinion n'est pas loin de sa chûte, et il n'y a pas besoin de conspirations pour l'abattre. (*Se rasséyant.*) Mais parlons d'autre chose. Tiens, voici Banès.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, BANÈS.

BORIES, *à Banès.*

Eh bien! cette lettre?

BANÈS.

Elle est arrivée... Mais vous allez être bien étonné... on est venu la demander quelques instans avant moi.

BORIES.

Allons, cela n'est pas possible.

BANÈS.

Le commis de la poste me l'a bien assuré.

BORIES.

Du moins il t'a dit à qui il l'avait remise?

BANÈS.

Oui... à un homme vêtu de noir.

BORIES.

Un homme vêtu de noir... Allons, cela ne se peut pas, il y a un mal entendu, une méprise... Tu vas retourner à la poste avec un mot d'écrit pour le chef du bureau.

THÉRÈSE.

Voilà tes amis.

SCENE XVI.

LES MÊMES, GOUBAIN, RAOUX, POMMIER.

BORIES, *allant à eux.*

Mes amis! mes bons camarades!...

POMMIER.

Nous étions impatiens de te revoir.

BORIES.

Je connais votre cœur à tous.

POMMIER.

On vient de nous assurer que demain tu reprendrais ton service. (*Apercevant Thérèse.*) Bonjour, mademoiselle Thérèse.

THÉRÈSE.

Bonjour, monsieur Pommier.

BORIES.

N'est-ce pas assez d'être privé vingt-quatre heures de sa liberté?

BANÈS.

Et pour des rouges encore!... Chienne de couleur, va... Je ne peux plus la voir, c'est plus fort que moi.

POMMIER.

J'espère que tout ça ne durera pas long-temps... Dis-moi, Bories, tu n'as pu aller à la poste aujourd'hui?

BORIES.

Non; mais je viens d'y envoyer Banès; il se sera mal expliqué, car.....

BANÈS.

Au contraire, je me suis expliqué fort bien : j'ai bien demandé s'il y avait une lettre pour M. Alphonse.

BORIES.

Et on lui a répondu qu'il en était arrivé une, mais qu'on ne l'avait plus.

POMMIER, RAOUX, GOUBAIN.

Comment?

BORIES.

Oui, une autre personne est venue la chercher... J'ai cru un moment que c'était l'un de vous.

POMMIER.

Les misérables auront décacheté cette lettre à Paris! Leur infâme cabinet noir n'en fait pas d'autres.

BORIES.

Dans tous les cas, la prudence avec laquelle M. Rémond nous a toujours écrit...

POMMIER.

Oui; mais cette fois ne devait-il pas te renvoyer notre projet

de société secrète?... Tu lui annonçais que s'il l'approuvait, nous le ferions signer par tous les officiers du régiment.

BORIES.

S'ils ont vu ces emblêmes mystérieux dont tu avais entouré la copie de tes statuts, ils les auront interprêtés d'une manière sinistre... Mais le sort en est jeté. Mes amis, ce que Pommier nous a conseillé de faire, c'est l'amour de la liberté qui le lui a dicté; nous pensons tous comme lui; jurons de ne jamais séparer nos destinées.

RAOUX.

Nous le jurons!

GOUBAIN.

Foi de soldat français!

TOUS QUATRE, *ensemble.*

Foi de soldats français!

THÉRÈSE.

Ah! mon dieu! tout cela me fait trembler!... (*A Banès.*) Banès, retourne bien vite à la poste.

BANÈS.

Certainement que je vas y aller. Maudite lettre, si je te tiens jamais!...

RAOUX, *à la cantonade.*

Voilà le capitaine Préville.

BORIES.

Il sort d'ici il n'y a qu'un instant.

POMMIER.

Il n'est pas seul... Que veut dire ce piquet de soldats qui l'accompagne?

BORIES.

Un piquet, dis-tu?

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, LE CAPITAINE, HUIT SOLDATS, UN SOUS-OFFICIER.

LE CAPITAINE.

Sergens Pommier, Raoux et Goubain, remettez-moi vos sabres.

TOUS, *en remettant leurs sabres.*

Capitaine, que veut dire?...

LE CAPITAINE.

Je viens remplir une mission bien affligeante pour mon cœur; vous savez l'intérêt que je vous porte à tous... mais il me faut céder à des ordres supérieurs... Bories et vous, vous êtes, depuis quelques instans, sous le poids d'une accusation terrible.

THÉRÈSE.

Qu'entends-je ?

POMMIER.

Et qui nous accuse ?

LE CAPITAINE.

Une lettre qui a été interceptée.

BORIES, *à part.*

Une lettre... Mes pressentimens ne me trompent jamais!

LE CAPITAINE.

Toutes vos chambres sont visitées à l'instant même, et vos papiers saisis... Je viens de recevoir l'ordre de vous faire conduire tous les quatre à la maison d'arrêt de la ville.

POMMIER.

Une arrestation aussi subite !...

LE CAPITAINE.

Vous connaîtrez bientôt votre dénonciateur.

(*Ici l'aumônier paraît subitement au guichet de sortie.*)

L'AUMONIER, *faisant un geste indicatif.*

Capitaine, faites votre devoir.

BANÈS, *à part.*

Allons, c'est encore notre vilain corbeau.

LE CAPITAINE

Monsieur l'abbé, je n'ai pas d'ordres à recevoir de vous.

THÉRÈSE.

Grand dieu ! m'aurait-on dit la vérité !

(*Thérèse est prête à s'évanouir. — Banès la soutient. — Le capitaine paraît indigné. — Les quatre sergents regardent l'aumônier avec mépris, et se préparent à partir.*)

FIN DU DEUXIÈME TABLEAU ET DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

TROISIÈME TABLEAU.

Le Théâtre représente une salle du greffe, voisine du tribunal.

SCENE PREMIÈRE.

LE GREFFIER, UN HUISSIER, UN BRIGADIER, CINQ GENDARMES.

(*Le greffier est assis devant une table, couverte de papiers.*)

L'HUISSIER.

Surtout, monsieur le brigadier, que personne n'entre de ce côté, sans un billet de monsieur le président.

(*Le brigadier et les gendarmes se retirent.*)

LE GREFFIER.

Est-ce là tout?

L'HUISSIER.

Oui, Monsieur

LE GREFFIER, *lui donnant des papiers.*

Vous remettrez ces taxes aux témoins, à l'ouverture de l'audience.

L'HUISSIER.

Vous pensez que l'affaire sera terminée aujourd'hui?

LE GREFFIER.

Pas le moindre doute. Nous n'avons plus qu'une ou deux répliques, et le résumé de monsieur le président. Voil l'heure de faire monter les accusés. Boiies a désiré communiquer un moment avec son avocat avant l'audience; c'est ici qu'ils se rencontreront. (*L'huissier sort.*)

SCENE II.

LE GREFFIER, *seul.*

Pauvres jeunes gens! ils touchent à l'instant fatal, et leur sérénité ne s'est pas encore démentie.

SCÈNE III.

LE GREFFIER, L'AVOCAT *de Bories*.

L'AVOCAT.

Monsieur le greffier, les accusés ne sont pas encore montés?

LE GREFFIER.

Pas encore, mais je vais donner des ordres...

L'AVOCAT.

Je vous serai obligé; je veux voir mon client avant son entrée à cette audience, qui sera la dernière, sans doute.

LE GREFFIER.

Je le pense comme vous. (*Il sort à droite.*)

SCENE IV.

L'AVOCAT, *seul*.

Ma tête est brisée par la fatigue; depuis quatre jours je n'ai pas pris une heure de sommeil, et cette longue plaidoierie d'hier a achevé d'épuiser mes forces. Pauvre Bories... tant d'efforts au moins auront-ils leur récompense... Pourrai-je arracher mon infortuné client à la mort qui le menace?... La mort! la mort!... Quand donc nos législateurs banniront-ils de nos codes une peine aussi affreuse!!! Il y a encore dans cette cause un mystère qu'il faut que j'éclaircisse... Comment cet aumônier, notre ennemi le plus acharné, le plus cruel, a-t-il pu savoir que Bories prenait le nom d'Alphonse dans sa correspondance avec ses amis de la capitale?.... Je m'y perds... Au milieu de ces longs et pénibles débats, cette réflexion m'était échappée..... Ce témoin a d'ailleurs quelque chose de si faux, de si hypocrite; le rôle qu'il a joué dans cette malheureuse affaire est si odieux, que de sa part rien ne peut m'étonner. Ne négligeons pas de lui faire adresser cette question; dans un procès de ce genre, le moindre indice amène assez souvent une révélation inespérée. Mais j'entends les accusés qui viennent de ce côté... Cachons mon émotion, et cherchons à leur inspirer un espoir que je suis bien loin de partager.

SCENE V.

RAOUX, GOUBAIN, POMMIER, L'AVOCAT, BORIES, BANÈS.

(*Les cinq accusés entrent au milieu de gendarmes, qui se retirent ; un huissier, qui marchait en tête, se place en sentinelle à la porte.*)

BORIES, *vivement à son défenseur, en lui tendant la main.*

Monsieur, permettez que je vous renouvelle mes remerciemens; vous m'avez défendu comme un ami, comme un frère.

BANÈS.

C'est bien vrai, monsieur l'avocat. Ah ! si je savais écrire... je l'aurais copié de mémoire, ce plaidoyer - là, car je n'en ai pas perdu un mot.

BORIES.

Quelle chaleur ! quel accent de conviction, lorsque vous avez établi qu'il n'y avait pas eu de complot.... Et vous avez bien raison; non, jamais nous n'avons conspiré, notre âme est pure comme la noble cause qui fait battre nos cœurs... mais nos juges le croiront-ils? La police a élevé un tel échafaudage pour nous perdre...

BANÈS.

Si on appèle ça une conspiration, les tribunaux auront avant peu bien de la besogne. Tout le monde pense comme Bories, d'abord, et il faudra mettre en arrestation les quatre coins de la France.

POMMIER.

Ce que je trouve inconcevable, c'est qu'on représente Bories comme le chef de ce prétendu complot, tandis que c'est lui qui nous exhortait sans cesse à la modération. Qu'on m'en accusât, moi, avec ma mauvaise tête, je le concevrais..... Je le déclare, nous sommes innocens. Mais s'il doit y avoir une victime, c'est moi qui dois succomber.

BORIES.

Non, Pommier, c'est moi qu'on a désigné comme le chef de la conspiration; c'est moi qui dois périr.

L'AVOCAT, *à part.*

Où trouver des cœurs aussi généreux?

BORIES.

Monsieur, je vous en conjure, rejetez tous les torts sur moi, puisse cette tête, que l'on demande avec tant d'instance, sauver en tombant, celles de mes infortunés camarades.

RAOUX.

Non, pas de différence entre nous.

BORIES, *montrant Banès.*

Grâce surtout pour lui, qu'un simple service rendu, une commission remplie amènent sur les bancs du crime. Qu'il retourne près de sa vieille mère, dont il doit être désormais le soutien ; près de sa sœur que j'aime tant, à qui j'avais promis...... (*Il s'attendrit.*) et que je ne dois plus revoir... Grâce pour tous, excepté pour moi.

POMMIER.

Bories, mon ami, ils ne te condamneront pas; non, cela n'est pas possible.

GOUBAIN.

Nous avons bien des ennemis.

BORIES.

Oui, nous en avons, et moi surtout : j'étais à Waterloo; ils ne me le pardonneront pas. Tout ce qui reste de l'ancienne armée, les fatigue. L'âge et les blessures font chaque jour descendre dans la tombe quelques-uns de nos anciens braves, mais ce n'est pas assez pour eux. Ils ont besoin d'échafauds pour frapper ceux que la mort n'atteint pas assez vite. Ne viennent-ils pas de condamner le général Berton, Caron, et tant d'autres? Les insensés, ils voudraient anéantir tous ceux qui ont versé leur sang pour empêcher l'étranger d'envahir le sol français; et si un jour cet étranger se présentait de nouveau à nos portes, sur qui pourraient-ils compter pour le combattre? sur nous?.. nous qui n'avons jamais connu qu'une seule devise : Honneur et patrie!

GOUBAIN.

Si tu dois mourir, nous devons tous mourir avec toi!

BANÈS.

Nous périrons tous ensemble!

L'AVOCAT.

Mes amis..... oui, mes amis; tant de dévouement, tant de générosité doivent avoir leur récompense... Ah! pourquoi vos juges ne peuvent-ils vous entendre! ils confondraient vos accusateurs..... Mais je vais tenter un dernier effort : Bories, une seule question avant d'entrer à l'audience : Aviez-vous confié à quelqu'un le nom que vous preniez dans votre correspondance?

BORIES.

A personne. Banès et sa sœur l'ont appris un moment avant mon arrestation; nous étions seuls.

L'AVOCAT.

Comment donc cet aumônier a-t-il pu?...

BORIES.

C'est pour moi encore un mystère.

BANÈS.

Eh bien! voulez-vous que je vous le dise? je le devine, moi, ce mystère-là... on vous aura entendu... J'ai surpris bien des fois le grand corbeau qui écoutait à la porte de nos chambres du quartier... Je ne sais pas s'il était payé pour ça, mais à coup sûr, il gagnait bien son argent. Ah! si je savais écrire, comme j'en dégoiserais sur les robes noires!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, L'HUISSIER, DES GENDARMES.

L'HUISSIER.

L'audience est ouverte

BORIES, *à l'avocat.*

Encore un mot. Si vos efforts sont inutiles, si nous sommes condamnés, veuillez adresser pour nous au tribunal une seule prière..... Obtenez que nous ne soyons pas séparés jusqu'au moment fatal, que nous puissions nous communiquer nos dernières pensées, soutenir notre courage. Et surtout point de chaînes; qu'on se rappèle que nous sommes soldats français, et que nous saurons mourir.

L'AVOCAT.

Espérons encore que je ne serai pas réduit à faire une pareille demande.

BORIES.

Maintenant je suis plus tranquille..... (*A l'huissier.*) Monsieur, nous sommes à vos ordres.

(*Les gendarmes se placent sur deux lignes, les accusés occupent le milieu. — Ils sortent.*)

SCÈNE VII.

L'AVOCAT, *seul.*

Je n'ai point encore perdu tout espoir; j'engagerai Bories à ajouter quelques mots à sa défense; cet accent de la conviction qui respire dans toutes ses paroles, pourra être de quelqu'effet sur l'esprit des juges... Rendons-nous à l'audience.

(*Au moment où l'avocat va pour sortir, l'aumônier du régiment se présente; l'avocat recule de quelques pas.*)

SCÈNE VIII.

L'AVOCAT, L'AUMONIER.

L'AUMONIER.

C'est vous, monsieur l'avocat, je suis fort aise de vous rencontrer; j'ai des complimens à vous faire; votre plaidoierie a été d'une éloquence...

L'AVOCAT.

Monsieur, il me semble...

L'AUMONIER.

Est-ce parce que nous sommes parties adverses. Oh! je suis franc, moi; avant tout, il faut rendre justice au mérite, et puis devant un tribunal, il faut faire la part des positions; vous avez entrepris de défendre ce conspirateur; vous l'avez fait avec un zèle d'autant plus méritoire, que vous plaidé sans doute contre vos opinions?

L'AVOCAT, *vivement.*

Contre mes opinions, Monsieur; et de quel droit?...

L'AUMONIER.

Allons, essayeriez-vous de me persuader que vous croyez Bories innocent... Vous voudriez le sauver, c'est très-naturel; mais vous raisonnez trop bien pour avoir cru remplir autre chose qu'un ministère de charité et de compassion.

L'AVOCAT.

Monsieur l'aumônier, dans la position où nous sommes placés, vis-à-vis l'un de l'autre, je pourrais me dispenser de vous répondre, mais peut-être prendriez-vous mon silence pour un lâche acquiescement à vos suppositions; et mon honneur, ma conscience, me font un devoir de les repousser.... Apprenez à mieux connaître le noble ministère dont je suis chargé. Sans doute tous les accusés ont des droits à notre appui; l'homme contre lequel se réunissent les présomptions les plus accablantes, nous trouvera empressés de faire valoir le doute qui peut encore militer en sa faveur, mais alors c'est le doute seulement que nous exprimons; quand au contraire nous parlons de conviction, c'est qu'elle existe dans notre âme, c'est qu'elle est pleine et entière; n'y pas croire, serait nous faire injure; et les magistrats auxquels s'adressent nos paroles n'en ont jamais douté.

L'AUMONIER.

Cependant, Monsieur, il y a dans cette cause tant d'élémens de culpabilité, qu'il est impossible...

L'AVOCAT.

Monsieur, quel intérêt si grand avez-vous donc à ce que les accusés soient déclarés coupables?

L'AUMONIER.

Celui d'un fidèle serviteur du roi, du roi qui a récompensé mon dévouement à son auguste personne, du roi, qui apprécie tous les mérites, et qui pourrait vous combler de ses bienfaits, si vous vouliez employer votre éloquence à la défense de la bonne cause.

L'AVOCAT.

Monsieur, je ne demande au roi ni récompense ni faveur.

L'AUMONIER

Réfléchissez cependant : vous êtes jeune encore, une carrière brillante vous est ouverte, les siéges de la magistrature vous attendent, et si vous saviez profiter adroitement de cette occasion...

L'AVOCAT.

Je ne vous comprends pas...

L'AUMONIER.

Si vous laissiez entrevoir, et cela vous serait si facile, que c'est par pitié seulement que vous avez entrepris cette défense ; si vous pouviez surtout amener les accusés à des aveux, je puis tout vous promettre : une place brillante dans le parquet, le signe de l'honneur...

L'AVOCAT.

Malheureux! il a cessé de l'être à mes yeux, puisque je le vois en ce moment sur votre poitrine (*Mouvement de l'aumônier.*) Ainsi vous osez me proposer de transgresser mes devoirs, de violer mes sermens.... Je ne sais quel mépris contient mon indignation, et m'empêche de dévoiler à l'instant vos infâmes propositions.

L'AUMONIER.

Quelle preuve en auriez-vous? nous sommes seuls.

L'AVOCAT.

A cette réponse, je reconnais bien la secte à laquelle vous appartenez... Mais on voit que jamais vous ne vous êtes adressé à un avocat. Vous ignorez que pour lui le devoir est tout, et que plutôt que de déserter la cause d'un infortuné, il sacrifierai biens, fortune, honneurs! Allez, vous me faites pitié!

L'AUMONIER, *d'un ton menaçant.*

Tous vos grands mots ne m'intimideront pas, et je saurai vous faire repentir de votre insolence. Nous nous reverrons.

L'AVOCAT, *avec dignité.*

Oui, Monsieur, nous nous reverrons... à l'audience... de-

vant les juges. (*A part.*) Quel trait de lumière!... Moi qui cherchais comment il avait pu!... Un pareil homme doit être capable de tout. (*On entend une sonnette.*)

(*L'huissier crie dans le corridor :* L'audience!)

L'AVOCAT.

Allons accomplir notre ministère.

L'AUMONIER.

Tâchons d'achever notre ouvrage.

(*Ils sortent par la gauche.*)

QUATRIÈME TABLEAU.

Le Théâtre représente un vestibule, au pied de l'escalier particulier de la Cour d'Assises. — Un factionnaire est placé en bas, un autre en haut de l'escalier.

SCENE IX.

UNE JEUNE DAME, UN JEUNE HOMME, UN FACTIONNAIRE, PLUSIEURS HOMMES ET FEMMES.

UNE FEMME DU PEUPLE, *arrivant.*

Factionnaire, laissez-moi passer.

LE FACTIONNAIRE.

Vous savez bien qu'il n'y a que les billets qui entrent par ici.

LA FEMME DU PEUPLE.

Les billets! C'est comme au spectacle, c'est toujours les riches qui attrapent les meilleures places. (*Elle fait mine de s'en aller, et revient sur ses pas.*) Factionnaire, laissez-moi monter.

LE FACTIONNAIRE, *brusquement.*

Ce n'est pas possible, vous dis-je.

LA FEMME DU PEUPLE.

Eh bien! c'est bon, on s'en va; vous n'avez pas besoin de m'avaler pour me dire ça. Est-il poli!... il est poli comme... Eh bien! comme un gendarme! (*Elle sort*)

UNE BOURGEOISE.

Il paraît que nous resterons-là jusqu'à demain.

LE FACTIONNAIRE, *à la bourgeoise.*

Est-ce à votre tour?

LA BOURGEOISE.

Oui, Monsieur.

LE FACTIONNAIRE.

Eh bien! vous n'attendrez pas long-temps, voilà du monde qui descend.

(*On voit descendre un monsieur, il est remplacé par la bourgeoise.*)

SCENE X.

LES MÊMES, UN BOURGEOIS.

LA JEUNE DAME, *au bourgeois.*

Monsieur, dites-moi, je vous prie, si l'audience est avancée.

LE BOURGEOIS.

Madame, monsieur le président commence son résumé.

LE JEUNE HOMME.

Ah! mon dieu! pour peu qu'il soit concis, nous ne verons rien.

LA JEUNE DAME.

Monsieur, le commencement de la séance a-t-il été intéressant?

LE BOURGEOIS.

Oh! très-intéressant. Le défenseur de Bories a soutenu une longue discussion avec l'aumônier du régiment. Il l'a forcé d'avouer qu'il avait espionné les accusés, et qu'il était leur dénonciateur. Si vous saviez quelle sensation cela a fait dans l'auditoire! des applaudissemens ont éclaté de toutes parts; c'était superbe. J'ai vu le moment où l'on allait mettre tout le monde à la porte.

LE JEUNE HOMME.

Monsieur est venu à toutes les audiences?

LE BOURGEOIS.

A toutes, et je sors à cause de la chaleur.

LE JEUNE HOMME.

Dites-moi, Monsieur, croyez-vous que les accusés soient coupables.

LE BOURGEOIS.

Coupables! oui, aujourd'hui... et peut-être que demain...

(*Deux autres personnes descendent; le jeune homme et la jeune dame montent en donnant leurs billets. — Le bourgeois reste seul.*)

LE BOURGEOIS, *à lui-même.*

Si j'étais resté, je n'aurais pu retenir mes larmes... Ce que c'est que la politique!

SCÈNE XI.

LE BOURGEOIS, THÉRÈSE.

(*Thérèse a un costume de la campagne; elle paraît accablée de fatigue.*)

THÉRÈSE, *au bourgeois.*

Monsieur, pouvez-vous me dire si c'est ici l'entrée du tribunal?

LE BOURGEOIS.

Oui, mon enfant, mais je doute que vous puissiez monter.

THÉRÈSE.

Ah! Monsieur, de grâce, s'il est possible?

LE BOURGEOIS.

Cela ne dépend pas de moi. (*Montrant le factionnaire.*) Adressez-vous à Monsieur.

LE FACTIONNAIRE.

Etes-vous témoin, où avez-vous un billet?

THÉRÈSE.

Un billet!... Je ne comprends pas.

LE FACTIONNAIRE, *avec humeur.*

C'est pourtant facile à comprendre. Je vous dis un billet, un papier, quoi!

THÉRÈSE.

Un papier! (*Au bourgeois.*) Tenez, Monsieur, regardez si cela suffit.

LE BOURGEOIS, *lisant.*

C'est un passeport.

LE FACTIONNAIRE.

Un passeport! ça ne suffit pas. Il faut une permission signée du président.

THÉRÈSE.

Ah! mon dieu! mon dieu! comment faire? Je viens de la prison, et l'on m'a dit que je n'avais que ce seul moyen de le voir.

LE BOURGEOIS, *après avoir lu jusqu'au bout.*

Vous êtes de la Rochelle?

THÉRÈSE.

Oui, Monsieur.

LE BOURGEOIS.

Et vous connaissez sans doute les accusés?

THÉRÈSE, *baissant les yeux.*

Oui, Monsieur, l'un d'eux est mon frère.

LE BOURGEOIS.

Votre frère! (*A part.*) Pauvre enfant! (*Haut.*) Est-ce Bories?

THÉRÈSE.

Non, Monsieur, c'est Banès. (*Avec un soupir*) Bories m'est bien cher aussi; je lui suis destinée en mariage.... J'allais l'épouser, quand il a été arrêté, et conduit en prison. Je l'ai vu partir pour Paris, chargé de chaînes. (*Elle pleure.*) Il n'avait pourtant jamais fait de mal à personnne; Monsieur, je puis vous en répondre. Tous les soldats de son régiment peuvent le certifier.

LE BOURGEOIS, *à part.*

L'infortunée! (*Haut.*) Et vous arrivez?

THÉRÈSE.

A l'instant. J'ai fait la route à pied; il y a douze jours que je marche, je ne me suis arrêtée qu'une seule fois.

LE BOURGREOIS, *à part.*

Quel courageux dévouement!... Combien elle m'intéresse! (*Haut.*) Mais, mon enfant, pourquoi être venúe ici?

THÉRÈSE.

Pour connaître leur sort et le mien. Ah! Monsieur, si vous saviez combien je suis malheureuse!... A la Rochelle, tout le monde pense qu'ils seront rendus à la liberté; mais çà ne me suffit pas, j'ai besoin d'être là, auprès d'eux, quand ils sortiront de prison.

LE BOURGEOIS, *à part.*

Quand ils sortiront!

THÉRÈSE.

On m'a fait peur pendant la route. Un voyageur que j'ai rencontré, m'a dit que Bories pourrait être condamné à dix ans de prison. Dites-moi, Monsieur, croyez-vous que cela soit possible? Dix ans de prison, quand je n'ai pu vivre deux mois loin de lui!... Ah! j'en mourrais.

LE BOURGEOIS.

Mon enfant, il n'y a encore rien de désespéré; le jugement n'est pas prononcé.

THÉRÈSE.

Je vais attendre. Je parlerai aux juges, aux avocats.

LE BOURGEOIS, *à part.*

La séance va être bientôt terminée; comment l'éloigner d'ici?

THÉRÈSE.

Mon dieu, combien je te remercie de m'avoir donné le courage et la force de faire cette longue route. (*Au factionnaire.*)

Monsieur le militaire, voulez-vous me permettre de me reposer un peu.

LE FACTIONNAIRE.

Il n'y a pas de difficulté à cela.

(*Elle s'assied sur la première marche de l'escalier.*)

THÉRÈSE.

Je serai donc la première à l'embrasser.

SCÈNE XII.

UNE FOULE DE CURIEUX ARRIVE PAR LA DROITE.

LE FACTIONNAIRE, *d'en bas.*

On ne passe pas! (*Grand bruit.*)

LE FACTIONNAIRE, *d'en haut.*

Silence, en bas! voilà qu'on va prononcer le jugement.

THÉRÈSE, *se levant, et joignant les mains.*

Mon dieu, je te le demande en grâce, fais que leur innocence soit reconnue.

LE FACTIONNAIRE, *d'en haut.*

Banès est acquitté, on le fait sortir!

TOUS.

Acquitté! acquitté!

THÉRÈSE.

Mon frère!...

(*Elle tombe à genoux, et prie. — La foule envahit l'escalier, qui se trouve garni de monde, jusqu'en haut. — L'anxiété est peinte sur tous les visages.*)

LE FACTIONNAIRE, *d'en haut.*

Les quatre sergens sont condamnés!

THÉRÈSE.

Grand dieu! condamnés!... Et à quoi?

LE FACTIONNAIRE, *d'en haut.*

A mort!

TOUS.

A mort! (*Coup de tamtam.*)

THÉRÈSE, *jetant un cri terrible.*

Ah!

(*Elle tombe le visage contre terre. — Tout le monde s'empresse de lui porter des secours.*)

FIN DU QUATRIÈME TABLEAU ET DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIEME.

CINQUIÈME TABLEAU.

La Scène est à Bicètre.

Le Théâtre représente nne salle en avant de la chapelle; elle est traversée par une grille au deuxième plan. — A droite; au-dessus d'une porte, on lit : *Infirmerie.* — A gauche, on aperçoit un guichet; de l'autre côté de la grille, la chapelle.

SCENE PREMIÈRE.

LELOUP, MOUTON.

LELOUP.

Allons, v'là une journée qui sera encore pas mal difficile. Les jours de ferrement il y a du tirage pour nous autres guichetiers d'en bas; toi, père Mouton, t'es pas fâché du départ d'aujourd'hui, ça te retire queuques pensionnaires.

MOUTON.

Oui, cinq ou six pauvres diables des autres départs, qui étaient malades, et qui sont restés à l'infirmerie pour se rétablir. Ils auraient bien voulu prolonger encore leur séjour auprès d' nous autres, infirmiers, mais ça n'a pas été possible.

LELOUP.

Un tas de fainéants comme ça! c'est condamné à ramer, eh bien! il faut qu' ça rame. Deux coups de marteau, le collier de fer, en voiture, et allez donc! embarqué pour Toulon!

MOUTON.

Tu n'as pitié de personne.

LELOUP.

Et toi, père Mouton, t'as pitié d' tout l' monde. J' t' l'ai dit cent fois, t'étais pas né pour être dans notre partie. Hier encore j' te voyais sensiblotter auprès de c'te jeunesse qui vient voir un de nos condamnés à mort. Est-ce que c'est là l' fait d'un infirmier de Bicêtre?

MOUTON.

Elle est si intéressante ! et ce pauvre jeune homme a tant souffert depuis qu'il est ici !... En descendant de la voiture qui l'a amené de la Conciergerie, il est tombé sur le pavé, et il s'est r'ouvert une ancienne blessure. Aussi il a fallu lui faire une opération bien douloureuse. Souffrir si cruellement, et se voir condamné à perdre la vie après la guérison... Vrai, je m'en veux queuqu' fois de prêter la main à ça et de lui donner des réconfortans.

LELOUP.

Allons, ne vas-tu pas le plaindre, un conspirateur, un de ces hommes qui parlaient d' renverser le gouvernement... un gueux de libéral, quoi ! et on prend encore des mitaines avec ça... Ah ! si j'étais compétant !...

MOUTON.

Queuqu' tu f'rais ?

LELOUP.

Ça n' s'engraisserait pas long-temps aux dépends du roi. Un mot d' lettre au père Samson, et ce soir à quatre heures, n,i ni.

MOUTON.

Au nom du ciel, tais-toi. Si ce malheureureux t'entendait... Eh ! mon dieu ! son dernier jour arrivera assez tôt.

LELOUP.

Oh ! toi, j' te connais, t'es porté pour ces gens là... tu lis *l' Constitutionnel*, un gredin d' journal, qu' si j'étais gouvernement, il n'existerait plus demain ; enfoncé pour sa vie dans un cabanon !

MOUTON.

Allons, tu me fais pitié.

LELOUP.

Ecoute, Mouton, t'es t'un bon enfant du reste ; mais tant qu'il y aura des gens comme toi en place, n'y a pas d' sûreté pour le roi. J' lisais encore ça hier dans *la Quotidienne*, c'est mon journal à moi.

MOUTON.

Laisse donc tranquille, tu fais comme ça ton trop dur, mais si tu trouvais à qui parler, tu ne serais pas si méchant.

LELOUP.

Je serais méchant si je voulais.

MOUTON.

Toi ?

LELOUP.

Oui, moi. *(Ils se menacent.)*

SCÈNE II.

LES MÊMES, L'AUMONIER DES PRISONS.

L'AUMONIER, *sortant de l'infirmerie.*
Eh bien! qu'est-ce? une querelle?... (*Avec bonté.*) Allons, mes amis, vous qui êtes ici pour maintenir le bon ordre, donnez en l'exemple.

MOUTON.
C'est rien, monsieur l'aumônier, c'est le père Leloup qui veut me soutenir... (*On entend un coup de cloche.*)

L'AUMONIER.
Voilà le signal de la prière, tous les condamnés qui font partie de la chaîne doivent y assister. Les trois jeunes militaires d'en bas m'ont demandé à y venir. Le greffier vous délivrera une permission à cet effet. Allez les chercher et conduisez-les ici.

LELOUP.
Oui, monsieur l'aumônier, j'y vais. (*A part.*) C't' homme là m' fait un singulier effet. Dès qu'il m' parle, j' peux pus être en colère. (*Il sort à gauche.*)

L'AUMONIER, *à Mouton.*
Je vous recommande ce pauvre Bories, il est toujours bien faible.

MOUTON.
Oh! monsieur l'aumônier, je n'avais pas besoin de cette recommandation... ce pauvre jeune homme! il est si bon!

L'AUMONIER
Je connais depuis long-temps votre douceur, vos égards pour les infortunés. (*A part.*) Et qui jamais en fut plus digne que celui-ci! (*Haut.*) Entrez dans votre infirmerie et faites venir les condamnés qui doivent partir. (*Mouton sort.*)

SCÈNE III.

L'AUMONIER DES PRISONS, *seul.*

Je ne puis dire tout l'intérêt que ces militaires m'inspirent. Mourir si jeunes! Et puis leur crime, quel est-il?... Plus je cause avec eux plus je m'y perds; moins je conçois qu'on ait

pu prononcer contre eux un châtiment aussi terrible. O politique ! qui peut sonder tes abymes !

LELOUP, *rentrant.*

Monsieur l'aumônier, Pommier, Raoux et Goubain sont en route pour la chapelle... Le clignoteur s'est chargé de les conduire.

L'AUMONIER.

Bien, mon ami... Allons remplir notre saint ministère.

(*Mouton sort de l'infirmerie. — Huit condamnés, en veste et le bonnet de laine sur la tête, le suivent. — Les condamnés défilent en saluant respectueusement l'aumônier.*)

LELOUP, *ouvrant la grille de la chapelle.*

Allons, en marche !

SCÈNE IV.

(*Les huit condamnés entrent les premiers dans la chapelle, et s'y placent à droite. — Une musique douce se fait entendre. — Une foule d'autres forçats entrent par l'intérieur, et se placent des deux côtés. — Bories sort de l'infirmerie; Pommier, Raoux et Goubain arrivent par le guichet; ils se donnent la main après avoir salué l'aumônier. — Le vénérable prêtre leur fait des signes d'amitié, traverse la grille, et monte les marches de l'autel, en passant au milieu de tous les forçats qui s'agenouillent. — La prière commence à voix basse. — Une cloche teinte sur une musique religieuse. — Bories, Pommier, Raoux et Goubain fléchissent les genoux. — Ils sont séparés des forçats par la grille qui traverse le théâtre. — Pendant toute cette scène de pantomime, le recueillement de tous les forçats et l'attitude des quatre jeunes sergens forment un tableau religieux d'un grand effet. — L'aumônier descend de l'autel et quitte la chapelle suivi des forçats. — Pommier, Raoux et Goubain sortent par le guichet, et Bories reste à l'infirmerie. — On entend ouvrir le guichet.*)

SCÈNE V.

MOUTON, THÉRÈSE.

MOUTON.

Entrez, mademoiselle Thérèse, soyez la bien venue. (*Thé-*

rèse entre.) Notre pauvre prisonnier vous a déjà demandée plusieurs fois; vous êtes en retard aujourd'hui.

THÉRÈSE.

C'est que j'ai eu beaucoup à courir, et je lui apporte de quoi le consoler un peu.

MOUTON.

Parlez, mademoiselle Thérèse; est-ce que le ciel voudrait que votre demande en grâce?...

THÉRÈSE.

On m'a donné un peu d'espoir.

MOUTON.

Ah! tant mieux! que je serais content, si vous pouviez obtenir... Je cours bien vite chercher M. Bories.

(*Il entre dans l'infirmerie.*)

SCÈNE VI.

THÉRÈSE, *seul*, *ensuite* BORIES et MOUTON.

THÉRÈSE.

Oui, j'espère, le ciel est juste; il ne nous abandonnera pas. (*Mouton rentre av c Bories qu'il soutient par le bras. — Thérèse court à la rencontre de Bories, et le presse sur son cœur.*) Mon ami!

BORIES.

Ma bonne Thérèse!

MOUTON.

Restez un instant seuls, je vais faire ma ronde...

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

BORIES, THÉRÈSE.

THÉRÈSE.

Tu parais encore bien faible.

BORIES, *avec amertume.*

Et qu'importe! pour le temps que j'ai encore à vivre.

THÉRÈSE.

Tu me déchires l'âme en parlant ainsi! Mon ami, pourquoi perdre courage?

BORIES.

Du courage! ah! je n'en manque pas. Je n'ai jamais craint la mort. A peine sorti de l'enfance, je l'ai affrontée pour la défense de mon pays, sur les champs de bataille. Je saurai la subir aujourd'hui sans me plaindre ; car c'est encore pour la patrie.

THÉRÈSE.

Si cependant...

BORIES.

Je pourrais peut-être conserver encore ma tête, mais aux dépens d'une lâcheté ; et jamais!... non, jamais!

THÉRÈSE.

Que veux-tu dire?

BORIES.

Ce misérable aumônier du régiment qui nous a fait arrêter est ici; il est venu me voir ce matin; il a affecté de compatir à mon sort. L'hypocrite a feint de pleurer, il a même été jusqu'à m'offrir son appui.

THÉRÈSE.

Eh bien?

BORIES.

Mais c'était à la condition de me reconnaître coupable, d'avouer l'existence d'un complot, et de nommer l'avocat de Paris avec lequel j'étais en correspondance Moi dénoncer un ami! sauver ma vie par une lâcheté, par un crime!... Ah! plutôt mille fois mourir!

THÉRÈSE.

A ce prix, je te conçois.. mais il est d'autres moyens... rien n'est encore désespéré. J'ai été ce matin chez le général; il m'a promis de voir aujourd'hui même le ministre.

BORIES, *se levant.*

Digne général, combien je suis sensible à tant de bonté!... Mais il n'obtiendra rien. On nous a condamnés innocens, on voulait des victimes; nous serons sacrifiés. (*Après une pause.*) Quoi qu'il en soit, retourne demain auprès de lui, peins lui toute notre reconnaissance, dis-lui que dans notre infortune nous sommes heureux et fiers de l'intérêt qu'il nous témoigne; dis-lui qu'à leur dernier moment les quatre condamnés de la Rochelle béniront le nom du général Foy, et feront des vœux pour que le ciel conserve long-temps encore à la France un si grand citoyen.

THÉRÈSE.

Il a parlé de toi hier chez le prince... la princesse a, dit-on, versé des larmes sur votre sort. Peut-être pourra-t-elle?...

BORIES

Oh! ceux-là s'intéressent aussi à nous, j'en suis sûr; le duc d'Orléans est Français jusqu'au fond de l'âme; il a servi, il aime les militaires. Mais il a donné trop de gages de son attachement à la liberté pour n'être pas suspect au parti qui veut opprimer la France. Il suffirait qu'il prît notre défense pour qu'on se montrât plus cruel envers nous.

THÉRÈSE.

Ainsi tu veux me ravir jusqu'à la dernière consolation des infortunés... l'espérance!... Oh! mon dieu! que je suis malheureuse!

(*Elle se jette à genoux en sangiottant; elle tient sa tête appuyée sur les genoux de Bories. — On entend dans la galerie porter les armes.*)

LE CAPITAINE, *en dehors.*

Continuez votre faction; j'entre un instant dans l'infirmerie.

BORIES, *étonné et se levant.*

Quelle est cette voix?... il me semble la connaître, et pourtant...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE CAPITAINE.

(*Le capitaine ouvre la porte avec précaution, ferme le guichet et s'approche de Bories.*)

LE CAPITAINE.

Bories!

BORIES, *avec la plus vive émotion.*

Ciel! mon capitaine!

LE CAPITAINE.

Silence! tout serait perdu si j'étais surpris près de vous.

(*Thérèse le regarde avec inquiétude.*)

BORIES.

Mais par quel prodige êtes-vous ici?... Est-ce que le régiment?...

LE CAPITAINE, *lui montrant les boutons de son habit.*

Je ne lui appartiens plus depuis long-temps. Dénoncé le lendemain même de votre départ de la Rochelle par l'aumônier...

BORIES.

L'aumônier! toujours cet homme infâme!

LE CAPITAINE.

J'ai été changé de corps. Depuis huit jours le 7ᵉ régiment, dont je fais partie maintenant, tient garnison à Paris. J'ai appris tous les détails de votre procès, votre condamnation, et... (*Avec mystère.*) j'ai entrepris de vous sauver.

BORIES.

Nous sauver !

LE CAPITAINE.

C'est ma compagnie qui fait aujourd'hui le service de cette prison. J'ai le commandement de tout le poste jusqu'à demain. Il faut profiter de cette circonstance.

BORIES, *avec exaltation.*

Mon capitaine, tant de bonté... croyez que je sens... Ah ! que mes larmes vous répondent pour moi...

(*Il lui baise la main.*)

THÉRÈSE.

Ah ! Monsieur, toute ma vie ne suffira pas pour vous témoigner ma reconnaissance !

LE CAPITAINE.

Mes amis ! mes bons amis ! quel doux moment pour moi !

BORIES, *après un instant de réflexion.*

Mais cette évasion !... si l'on venait à apprendre que c'est vous... vous seriez destitué, emprisonné peut-être... Oh ! non, mon capitaine, je ne souffrirai pas que vous vous exposiez pour moi.

LE CAPITAINE.

Mon ami, songez donc que dans quelques jours...

BORIES.

Je le sais ; mais vous, mon capitaine, vous compromettez votre état, votre honneur...

LE CAPITAINE.

L'honneur ! Je serais coupable en trahissant mon pays, en livrant un poste aux ennemis de la France ; mais arracher au supplice des innocens !... non, tous les Français applaudiront à ma conduite.

BORIES.

Nous sommes condamnés. Vous seriez coupable aux yeux de la loi.

LE CAPITAINE.

Cruel ! tu oublies que je te dois l'existence, que cette vie que je veux sauver tu l'as exposée pour moi, que ton sang répandu sur un champ de bataille...

BORIES, *l'arrêtant.*

Ah! pourquoi n'a-t-il pas coulé tout entier ce jour là!

THÉRÈSE.

Bories, ne résiste pas à mes larmes.

BORIES, *se faisant violence.*

Mon capitaine, je ne puis! d'ailleurs, réfléchissez... Sortis d'ici que deviendrons-nous?... La police sera bientôt sur nos traces, et nous n'aurons brisé un instant nos chaînes que pour vous compromettre, et sentir plus dûrement encore l'horreur de notre position.

LE CAPITAINE.

Et croyez-vous que depuis huit jours que ce projet m'occupe tout entier, je ne me sois point assuré d'un asile et des moyens de vous faire quitter la France?

BORIES.

Homme généreux! vous déchirez mon âme en la pénétrant de reconnaissance et d'admiration; mais plus votre conduite est noble et touchante, moins je dois profiter de vos offres.

LE CAPITAINE.

Vous voulez donc mourir, périr sur l'échafaud?

BORIES, *avec contrainte.*

Notre grâce peut nous être accordée.

LE CAPITAINE.

Vous ne l'obtiendrez pas.

THÉRÈSE.

Toi-même me disais tout-à-l'heure que tu n'avais aucun espoir.

BORIES.

N'avons-nous pas encore notre pourvoi en cassation?

LE CAPITAINE.

Eh bien, vous me forcez à ne rien vous cacher. Ce pourvoi, dont vous vous faites une arme contre moi, ce pourvoi qui vous laisse, dites-vous, encore quelque espoir, il est rejetté de ce matin.

BORIES.

Rejetté! quoi, déjà!...

(*Il paraît absorbé dans une réflexion pénible.*)

THÉRÈSE, *avec effroi.*

Il est rejetté!

LE CAPITAINE.

J'avais envoyé quelqu'un à l'audience.. je viens d'en avoir la nouvelle... et demain... demain l'échafaud avec toutes ses angoisses, toutes ses horreurs...

BORIES, *froidement.*

Demain! ils sont bien pressés de nous conduire à la mort.

LE CAPITAINE.

Oui, la mort! la mort! et vous la préférez à la liberté!... Bories songez encore une fois à votre bien-aimée! pensez à la mère de Thérèse dont vous avez promis d'être le soutien pendant ses vieux jours! Songez à vos camarades, à Pommier surtout; lui aussi a une mère qui ne peut exister sans son fils.

BORIES, *prêt à céder.*

Eh bien!...

LE CAPITAINE.

Eh bien, dites que vous acceptez, dites que vous vivrez encore pour Thérèse, pour sa mère... pour la France!

BORIES, *avec feu.*

Pour la France! Quoi, je pourrais encore lui être utile!

LE CAPITAINE, *avec enthousiasme.*

N'en doutez pas, bientôt cette liberté dont vous êtes idolâtre, et que j'aime comme vous, aura ses jours de triomphe comme elle a ses jours de deuil. Alors tous les Français ne feront plus qu'un peuple de frères; alors vous reverrez le sol de la patrie, vous y rentrerez porté sur les bras de vos concitoyens, vous reviendrez prendre place sous ce drapeau national qui vous rappellera vos premières campagnes et la gloire de nos armes. Bories, c'est la patrie qui vous parle par ma bouche, c'est elle qui me crie : Sauve quatre de mes enfans!

BORIES, *se jetant dans ses bras.*

Je ne résiste plus; disposez de mon sort... je n'y mets cependant qu'une condition... que mes trois amis...

LE CAPITAINE.

Je vous connais trop bien pour jamais avoir pensé à vous proposer le contraire. Je sais que dans une heure ils doivent dîner à l'infirmerie avec vous; je vais hâter le moment de votre réunion. Le mouvement qu'occasionne dans Bicêtre le départ des forçats sert merveilleusement mes projets. Tenez-vous prêt à me seconder.

BORIES.

Mais Banès qui va venir aussi...

LE CAPITAINE.

Ce jeune soldat... le frère de Thérèse?

BORIES.

Oui, mon capitaine; mis en liberté seulement depuis deux jours, par suite de je ne sais quelles formalités, il doit partir demain pour rejoindre son régiment; et il a obtenu la permission de dîner avec nous aujourd'hui pour la dernière fois.

LE CAPITAINE.

Il vous est dévoué, ainsi point d'inquiétude... (*Après un moment de réflexion.*) D'ailleurs, il peut me seconder... Je vous quitte; il ne faut pas qu'on nous surprenne ensemble... Je reviendrai bientôt...

BORIES

Mon capitaine, comment vous exprimer...

LE CAPITAINE.

Laissez-moi faire... si je réussis, c'est moi qui serai le plus heureux. (*Il sort.*)

THÉRÈSE.

Mon ami, je te disais bien qu'il ne fallait pas désespérer...

BORIES.

Je ne puis te dire ce que j'éprouve... Cette apparition du capitaine me semble un rêve!

THÉRÈSE.

C'est le ciel qui nous l'envoie.

SCENE X.

THÉRÈSE, BORIES, MOUTON.

MOUTON, *sortant de l'infirmerie.*

J'ai été long temps, n'est-ce pas? Heureusement qu'avec vous il n'y a pas de danger. J'étais occupé à regarder, par les fenêtres, le ferrement de la chaîne.

BORIES.

Les infortunés! ce doit être pour eux un moment cruel.

MOUTON.

Pour quelques-uns; mais la moitié a déjà passé par-là; d'autres sont des habitués des prisons, et ils prennent leur parti gaîment. Ceux d'aujourd'hui chantent à tue-tête.

BORIES.

Chanter au milieu de l'infamie!... (*A part.*) Et quand je pense que si j'obtenais grâce de la vie, ce serait peut-être pour l'aller terminer au milieu de pareils êtres! Cette idée me fait plus frémir que celle de l'échafaud.

MOUTON, *regardant à sa montre.*

Ah! ça, voilà trois heures, je vais sonner pour qu'on fasse monter vos camarades. (*Il sonne.*) Je vais m'occuper aussi des préparatifs de votre petit repas.

BORIES.

N'oubliez pas que vous nous avez promis de dîner avec nous. (*A part.*) S'il se doutait que nous cherchons à le tromper.

MOUTON.

Oh ! je n'ai garde d'y manquer. (*A part.*) S'ils pouvaient soupçonner ce que je viens d'apprendre... leur pourvoi est rejetté, et demain...

BANÈS, *en dehors.*

Je vous dis qu'il est trois heures, et que ma permission porte de trois à cinq.

LELOUP, *en dehors.*

Eh bien, c'est bon, mais donnez le temps d'ouvrir. (*Il ouvre la porte. — En entrant.* Tiens, Mouton, v'là un prisonnier que je t' livre pour deux heures. (*A Bories.*) Mais à cinq heures sonnant n'y aura pas à dire mon bel ami, faudra décamper.

BANÈS

Mon bel ami... je ne t'en dirai pas autant à toi.

LELOUP.

C'n'est pas que vous avez assez bonne tête pour mériter qu'on vous garde plus long-temps; queuques jours de cabanon n' vous feraient pas d' mal. Mais j'ai affaire là-bas. Adieu, fiston, sans rancune. (*Il lui prend la main.*)

BANÈS, *avec humeur.*

C'est bon à dire. Il a les mains comme des verroux.

LELOUP, *s'en allant.*

Ah! tu prends de l'humeur, t'auras deux peines, la seconde sera de te défâcher....... (*Il va pour se retirer.*) Eh! mais v'là le clignoteur qui vous amène le reste de vot' compagnie... (*Il crie en dehors.*) Dis donc, toi, tu peux t'en aller, j' fermerai les portes. D'ailleurs, nous sommes ben gardés aujourd'hui, nous avons un officier du poste qu'est toujours sur pied.

(*Bories regarde Thérèse. — Pommier, Raoux et Goubain entrent successivement. — Leloup se retire en fermant la porte. — Bories et ses camarades se prennent la main.*)

SCÈNE XI.

LES QUATRE SERGENS, BANÈS, THÉRÈSE, MOUTON.

BANÈS, *à Mouton.*

Savez-vous qu'il n'est pas très-aimable, votre père Leloup. Il paraît qu'on a deviné ce qu'il serait quand on l'a baptisé.

MOUTON.

C'est vrai qu'il est un peu dur.

BORIES.

Ah! si je savais écrire! comme j'en écrirais sur les guichetiers!...

MOUTON.

Mes enfans, puisque vous voilà réunis, je vais m'occuper de votre dîner.

BORIES, *avec embarras*.

Est-ce que nous dînons tout de suite?

MOUTON.

Quand je dis tout de suite..... mais dans une petite demi-heure. Voyez-vous, je n'ai pas d'aide aujourd'hui, il faut que je fasse tout moi-même.

BORIES.

Ne vous pressez pas; nous pouvons attendre.

BANÈS.

Pourvu que vous ne passiez pas cinq heures toujours, et du bon vin surtout, je vous le recommande.

MOUTON.

Soyez tranquille, dans une petite demi-heure tout sera prêt.

SCENE VII.

LES MÊMES, *excepté* MOUTON.

BORIES.

Nous voilà donc encore une fois tous réunis!

RAOUX.

Si ce n'étaient les verroux de Bicêtre, nous pourrions bientôt nous croire à un de nos repas de garnison, n'est-ce pas, Pommier?

POMMIER.

Tu conserves toujours ta gaîté, toi! moi c'est différent; depuis hier je suis d'une tristesse!... je ne cesse de penser à ma pauvre mère... la laisser comme ça seule, sans soutien, ça me fend le cœur. (*Il s'attendrit.*)

RAOUX.

Pauvre femme! Mais tranquillise-toi, tu sais ce que nous a promis monsieur l'aumônier de la prison. Je ne laissse pas de parens, et j'ai un peu d'argent : il s'estchargé de le faire parvenir à ta mère.

POMMIER.

Mes bons amis !...

GOUBAIN.

Quant à moi, je meurs sans regrets. Mon généreux défenseur m'a promis de prendre soin de mon vieux père.

POMMIER, *à Bories.*

Eh bien! as-tu quelques nouvelles de notre demande en grâce?

BORIES.

Thérèse a vu ce matin le général. Il s'intéresse vivement à nous.

THÉRÈSE.

Oh! oui, bien vivement.

BORIES.

Mais j'ai une terrible nouvelle à vous apprendre : notre pourvoi en cassation...

POMMIER, *vivement.*

Il est rejetté, je m'y attendais. Ils ne nous feront pas languir, maintenant.

BORIES, *avec mystère.*

Mes amis, il nous reste un autre espoir.

POMMIER.

Que veux-tu dire?

BORIES.

Il y a quelqu'un près de nous qui veille sur nos jours.

POMMIER.

Je ne te comprends pas?

BORIES.

On veut nous sauver.

RAOUX.

Tu pourrais espérer, mais comment?

BORIES.

Je l'ignore encore moi-même.

POMMIER.

N'est-ce pas un piége qu'on nous tend?

BORIES.

Oh! non, celui-là en est incapable.

POMMIER.

Tu connais donc bien la personne?

BORIES.

C'est un de nos anciens chefs, un ami.

POMMIER.

Un de nos anciens chefs!

BORIES.

C'est... *(Dans ce moment on ouvre la porte.)*

POMMIER.

Qui vient encore?

BORIES, *apercevant le capitaine.*

C'est lui! c'est notre libérateur!

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LE CAPITAINE.

POMMIER.

Par quel mystère?...

LE CAPITAINE.

Vous l'apprendrez plus tard, suivez-moi tous. Vous, Thérèse, restez seule. (*On entend battre le tambour.*) On met en ce moment le poste sous les armes pour le départ des forçats. Tous les gardiens sont occupés. Venez, j'ai en bas des capottes et des schakos. Banès prendra l'habit de caporal, et vous conduira. Voici un ordre de sortie. Vous trouverez à gauche, en sortant de Bicêtre, dans la campagne, derrière cette maison isolée, une voiture de poste, et une personne sure qui vous conduira. Venez, il n'y a pas un instant à perdre.

BORIES.

Mais Thérèse!...

LE CAPITAINE.

Dans huit jours elle sera près de vous.

BORIES.

Thérèse! mon amie! ma femme! (*Il la presse contre son cœur.*)

THÉRÈSE.

Oui, mon ami, ta femme; je n'en aimerai jamais un autre que toi. (*On entend un nouveau roulement de tambour.*)

LE CAPITAINE.

Venez; un moment de retard peut faire manquer mon projet.

BORIES

Pourvu que mes jambes!... Je suis encore si faible.

(*Ils sortent tous.*)

BANÈS, *embrassant Thérèse.*

Adieu, ma sœur. (*En s'en allant.*) Digne capitaine! quel bon cœur. Si je savais écrire!... (*Il sort.*)

THÉRÈSE, *seule. — Elle tombe à genoux.*

O mon dieu! protége leur fuite!

FIN DU CINQUIÈME TABLEAU.

SIXIÈME TABLEAU.

Le Théâtre représente l'avant-greffe de la conciergerie. — Au milieu de la pièce, un banc; au fond, à droite, plusieurs chaises éparses; à gauche, une sortie voutée, conduisant à un cachot.

SCENE XIV.

L'AVOCAT DE BORIES, LE DIRECTEUR DE LA CONCIERGERIE.

LE DIRECTEUR.

Je viens de leur faire dire que vous étiez arrivé; mais ils sont en ce moment auprès de monsieur le juge d'instruction, qui les interroge sur cette tentative d'évasion d'hier.

L'AVOCAT.

Je vous avoue que je les avais cru sauvés. Le bruit s'en était répandu dans tout Paris.

LE DIRECTEUR.

Quelques instans de plus, et ils l'étaient en effet. Déjà Pommier et Raoux avaient franchi l'avant-dernier guichet; mais cet aumônier du régiment, qui ne cesse depuis huit jours de rôder auprès d'eux, est arrivé tout-à-coup, et il a reconnu Bories sous son déguisement.

L'AVOCAT.

Quel malheur. Et les deux autres?

LE DIRECTEUR.

Voyant que leurs camarades étaient découverts, ils sont revenus spontanément, en disant qu'ils ne voulaient pas séparer leur sort de celui de leurs compagnons d'armes.

L'AVOCAT.

Touchant exemple de dévouement!

LE DIRECTEUR.

Pauvres jeunes gens! On leur a mis les fers aux pieds, et ce matin ils ont été amenés sous une nombreuse escorte à la Conciergerie.

L'AVOCAT.

Ils doivent être bien abattus.

LE DIRECTEUR.

Non, je crois qu'ils conserveront de la fermeté jusqu'au der-

nier moment ; mais ils souffrent en pensant à ce brave officier, qui s'est exposé si généreusement pour les soustraire à la mort, et qui vient d'être conduit à l'Abbaye. Ils disent qu'ils ne peuvent se pardonner son malheur. On a arrêté aussi la jeune Thérèse.

L'AVOCAT.

La fiancée de Bories !

LE DIRECTEUR.

Et Banès, son frère.

L'AVOCAT.

Ainsi voilà trois malheureux de plus !... infortunés ! Quelle terrible fatalité s'attache donc à tous ceux qui s'intéressent à leur sort !

(*En ce moment le juge d'instruction traverse la scène.*)

LE DIRECTEUR, *regardant dans le fond du théâtre.*

Voici monsieur le juge d'instruction qui les quitte, entrez vite, car bientôt notre vénérable abbé va revenir près d'eux, pour ne plus les abandonner.

L'AVOCAT, *se dirigeant vers le cachot.*

Allons leur offrir au moins les dernières consolations de l'amitié. (*On sonne au guichet, un porte-clé s'avance et ouvre.*)

SCÈNE XV.

LE DIRECTEUR, L'AUMONIER DU RÉGIMENT.

L'AUMONIER.

Vous savez sans doute, Monsieur, quel motif m'amène ?

LE DIRECTEUR.

Quelqu'il soit, Monsieur, je ne puis vous introduire auprès des condamnés, qu'avec une permission de monsieur le procureur-général, et sur leur demande.

L'AUMONIER.

Comment ?

LE DIRECTEUR.

J'en ai l'ordre formel.

L'AUMONIER.

Pour moi, Monsieur.

LE DIRECTEUR.

Pour tout le monde, sans exception.

L'AUMONIER.

Songez cependant que l'instant fatal approche, que les cou-

pables n'ont encore rien avoué, et que l'intérêt de l'Etat exige.....

LE DIRECTEUR.

Il est des magistrats auxquels la loi a confié le devoir de provoquer les révélations des condamnés dans ce moment suprême, soyez sûr qu'ils n'y manqueront pas.

L'AUMONIER.

Monsieur, cette obstination est suspecte, vous en répondrez plus tard.

LE DIRECTEUR.

Je ne crains rien, Monsieur, quand je remplis mon devoir. C'est votre insistance qui m'étonne..... Mais voici notre bon abbé.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, L'AUMONIER DES PRISONS.

L'AUMONIER DU RÉGIMENT, *à l'aumonier des prisons.*

Vous arrivez fort à propos, Monsieur, pour faire entendre raison à ce concierge.

L'AUMONIER DES PRISONS.

Permettez-moi, Monsieur, de ne m'occuper en ce moment que du pieux ministère que j'ai à remplir. (*Au directeur.*) Mon cher Monsieur, veuillez prévenir ces pauvres enfans de mon arrivée.

LE DIRECTEUR.

J'y cours, monsieur l'aumônier. (*Il sort.*)

SCÈNE XVII.

LES DEUX AUMONIERS.

L'AUMONIER DU RÉGIMENT.

Concevez-vous, Monsieur, que cet homme m'ait interdit l'approche des condamnés ?

L'AUMONIER DES PRISONS.

Avant de vous répondre sur ce sujet, je ne vous adresserai qu'une seule question: Avaient-ils réclamé vos secours religieux? Dans ce cas je me retirerai, leur choix doit être entièrement libre.

L'AUMONIER DU RÉGIMENT.

Il ne s'agit pas de secours religieux.

L'AUMONIER DES PRISONS.

Et de quoi, donc?

L'AUMONIER DU RÉGIMENT.

Des révélations importantes que la sûreté de l'Etat exige impérieusement dans une pareille affaire. Songez qu'on ignore encore les auteurs du complot.

L'AUMONIER DES PRISONS.

Monsieur l'abbé, appelé pour offrir à des infortunés les conseils de la religion, je ne dois m'entretenir avec eux que du salut de leurs âmes, en leur prodiguant les consolations dont ils ont besoin dans ce terrible moment.

L'AUMONIER DU RÉGIMENT.

Et croyez-vous que ce ne soit pas pour eux un devoir envers Dieu de faire connaître les ennemis du trône et de l'autel?

L'AUMONIER DES PRISONS.

Monsieur l'abbé, les affaires polititiques ont déjà fait assez de victimes. En supposant qu'il existe d'autres coupables, voulez-vous qu'en quittant la vie, les condamnés emportent avec eux le remords d'avoir trainé au supplice, leurs amis et leurs frères?

L'AUMONIER DU RÉGIMENT.

Dites de misérables conspirateurs, des instigateurs de troubles et de séditions.

L'AUMONIER DES PRISONS.

Ministres d'un Dieu de paix, ce langage ne nous est pas permis.

L'AUMONIER DU RÉGIMENT.

Dieu punit les traîtres et les parjures.

L'AUMONIER DES PRISONS.

Dieu ne veut que leur repentir. Notre religion a le sang en horreur!

L'AUMONIER DU RÉGIMENT.

Ainsi vous n'essayerez d'obtenir des accusés aucune révélation?

L'AUMONIER DES PRISONS.

Je laisserai parler leurs consciences.

L'AUMONIER DU RÉGIMENT.

Et si du moins le remords leur arrache un aveu!...

L'AUMONIER DES PRISONS.

Il sera déposé dans le sein d'un ami.

L'AUMONIER DU RÉGIMENT, *à part.*

J'étouffe ! (*Haut.*) Je vais aller rendre compte de cet entretien aux magistrats ; ils jugeront. . .

L'AUMONIER DES PRISONS.

Les magistrats! osez - vous les calomnier par vos menaces? Croyez - moi, ils respecteront chez les autres l'indépendance qu'ils réclament pour eux-mêmes.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, LE DIRECTEUR DE LA PRISON, *rentrant avec l'avocat.*

LE DIRECTEUR.

Monsieur l'abbé, nos jeunes gens vous attendent ; l'heure approche.

L'AUMONIER DES PRISONS, *en s'en allant.*

Vous réfléchirez, mon frère, et votre conscience vous dira que votre zèle vous entraîna trop loin.

L'AUMONIER DU RÉGIMENT.

Je sais ce qui me reste à faire. (*L'aumônier des prisons se dirige vers le cachot, à gauche. — L'aumônier du régiment, à part.*) Et moi qui espérais, avec une petite révelation, obtenir...... N'importe, allons trouver monsieur le préfet de police.

(*Il se fait ouvrir la grille, et sort.*)

SCENE XIX.

LE DIRECTEUR, L'AVOCAT.

L'AVOCAT.

Quelle résignation ! je suis ému jusqu'aux larmes. (*A part.*) O liberté ! amour de la patrie ! vous seuls pouvez inspirer un pareil courage !

LE DIRECTEUR.

Ils oublient leur position, pour ne penser qu'à leurs familles et à cet officier qui s'est dévoué pour eux. Avec quelle touchante instance ils vous ont demandé d'être son défenseur!

L'AVOCAT.

J'accomplirai cette noble mission ; elle est le complément de mes devoirs envers eux.

LE DIRECTEUR

Et cette malheureuse fille?

L'AVOCAT.

Il n'y a aucune inquiétude pour elle. Qui oserait la condamner?

(*L'horloge sonne les trois quarts. — Musique. — Plusieurs porte-clés et gardiens arrivent, ils disposent le banc. — Un instant après, on entend le bruit de verroux. — Les quatre condamnés s'avancent au milieu de gendarmes et de geoliers. — L'aumônier les suit.*)

BORIES, *apercevant son avocat.*

Vous, encore ici?

L'AVOCAT.

Je ne vous quitterai qu'au dernier moment.

(*On les place tous quatre sur le banc. — Ils ôtent leurs habits.*)

POMMIER.

Si du moins nous pouvions mourir de la mort du soldat!... Si nous étions fusillés!... Ce ne serait pour nous qu'une matinée de tirailleurs.

BORIES.

Mes camarades, encore ce dernier sacrifice; peut-être il ne sera point inutile à la cause de la liberté; peut-être qu'un jour cette même place que notre sang va rougir, verra le peuple armé pour reconquerir ses droits; alors les Français se souviendront des quatre sergens de la Rochelle, et ils honoreront notre mémoire. (*Pendant ce couplet, on leur lie les mains.*)

L'AUMONIER.

Mes amis, oubliez la longueur de ces tristes apprêts, pensez que Dieu va vous recevoir bientôt dans son sein.... La justice humaine vous frappe, la justice divine vous absout.

(*Musique. — L'aumônier lève les mains au ciel. — Ils se mettent tous quatre à genoux. — Le vénérable prêtre les bénit. — Les geoliers les relèvent. — On entend le bruit des chevaux et d'une voiture en dehors.*)

L'AVOCAT.

Mes amis, que je vous embrasse à mon tour.

BORIES.

Nous n'aurions pas osé vous prier.

L'AVOCAT.

Nous nous reverrons dans un monde meilleur.

BORIES, *en souriant.*

Oui... nous allons faire préparer les logemens.

(*La porte s'ouvre, on aperçoit des gendarmes. — La trompette sonne en dehors.*)

LE PEUPLE, *crie en dehors :*

Grâce! grâce!

BORIES, *en montant l'escalier de sortie.*

Adieu tous. Vive la France!

LES QUATRE SERGENS, *ensemble.*

Vive la France! vive la liberté!

FIN DU SIXIÈME TABLEAU ET DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.